*Ami du Clergé* du 21 mai 1936

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

## SOMMAIRE

**Cours de prônes sur les Evangiles.** — XXXI. *Ascension :* La dernière apparition de Jésus, 305. — XXXII. *Dimanche dans l'Octave :* Le double témoignage des Apôtres, 306. — XXXIII. *Pentecôte :* Le Saint-Esprit hôte de l'âme sainte, 308.

**Pour la Pentecôte.** — La venue du Saint-Esprit et ses heureux effets, 310.

**Pour la fête des Mères.** — Grandeur et responsabilités de la maternité, 312.

**Mois de Marie.** — XI. L'Annonciation, 314. — XII. La Visitation de la T. S. Vierge, 316.

**Pour les Premiers Vendredis.** — VII. *Mai :* Jésus, modèle de dévotion à Marie, 319.

## COURS DE PRONES SUR LES EVANGILES

### XXXI

#### Ascension

LA DERNIÈRE APPARITION DE JÉSUS

Mes frères,

L'Eglise a emprunté l'Evangile de cette belle fête de l'Ascension à S. Marc. Cet écrivain sacré nous y raconte la dernière apparition du Sauveur à ses apôtres et à ses disciples, les suprêmes recommandations qu'il leur fait et enfin sa glorieuse et triomphante ascension au ciel. Nous compléterons son récit par les détails que nous donne S. Luc sur cet événement au début de ses Actes des Apôtres.

I

Il y avait quarante jours que Jésus était ressuscité. Au cours de ces quarante jours, il était apparu bien des fois à ses Apôtres et à ses disciples. Il leur était apparu à diverses reprises le jour même de Pâques et le dimanche suivant. Il l'avait certainement fait bien souvent aussi au cours des semaines suivantes, afin de leur prouver sa résurrection et de ne laisser à son sujet aucun doute dans leur esprit. L'Evangile cependant ne mentionne que deux apparitions de Jésus entre l'apparition à S. Thomas et l'Ascension. La première eut lieu en Galilée, où lui-même et les anges envoyés par lui avaient donné rendez-vous à tous ses amis. Obligés de remonter sur leur barque pour gagner leur vie, Pierre, Thomas, Nathanaël et les fils de Zébédée venaient de pêcher toute une nuit sur le lac de Génésareth sans rien prendre, quand, au matin, Jésus leur apparut et renouvela en leur faveur le prodige de la pêche miraculeuse. Puis, lorsqu'ils furent descendus sur le rivage, l'eurent reconnu et eurent pris les aliments qu'il leur avait préparés, s'adressant à S. Pierre, il le confirma dans sa charge de chef des apôtres et par trois fois l'établit pasteur de ses agneaux et de ses brebis, c'est-à-dire pasteur de son troupeau tout entier.

La seconde apparition du Sauveur eut lieu sur une montagne de Galilée, en présence de plus de cinq cents disciples, au témoignage de S. Paul. La plupart d'entre eux n'avaient pas encore vu le Maître ressuscité, aussi grand fut leur trouble en le voyant plein de vie. S'avançant vers eux, Jésus leur dit : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur terre. Allez donc et enseignez toutes les nations ; baptisez-les au nom du Père et du Fils et du St-Esprit ; apprenez-leur à garder toutes les choses que je vous ai commandées ; voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. »

Jésus dut favoriser ses apôtres de bien d'autres apparitions. S. Jean l'insinue lorsqu'il nous dit que l'Evangile est loin de mentionner tout ce qu'a fait Jésus. Il dut aussi apparaître bien des fois à sa très sainte Mère qu'il allait quitter et laisser sur la terre pendant de longues années. Il est probable que c'est avec elle qu'il passa la plupart des instants qui s'écoulèrent durant ces quarante jours, afin de la dédommager par avance de la longue privation que son départ allait lui imposer.

II

Cependant l'heure de départ allait sonner. Avertis par leur Maître ou attirés par les fêtes de la Pentecôte qui approchaient, les apôtres étaient revenus à Jérusalem. Jésus les réunit une dernière fois autour de lui, probablement dans le Cénacle. Une dernière fois il prit place à la table consacrée par le premier banquet eucharistique, « et, mangeant avec eux, » il leur commanda de ne point quitter Jérusalem, mais d'attendre la promesse du Père, « que vous avez, leur dit-il, ouïe de ma bouche, car Jean a baptisé dans l'eau, mais dans peu de jours vous serez baptisés dans le St-Esprit. »

De nouveau il leur donna mission de prêcher l'Evangile et d'être ses témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. Et afin que ceux qu'ils évangéliseront croient qu'ils sont les envoyés de Dieu et que la religion qu'ils vont prêcher est la vraie, il leur donne le pouvoir de faire des miracles, pouvoir dont jouiront également ceux qui auront cru, c'est-à-dire qu'ils auront convertis : « En mon nom, dit-il, ils chasseront les démons, ils parleront des langues nouvelles, ils prendront les serpents ; s'ils boivent quelque breuvage mortel, ils n'en seront pas incommodés ; ils imposeront les mains sur les malades et ceux-ci seront guéris. »

Toutes ces promesses du Sauveur se sont réalisées à la lettre. A peine les apôtres ont-ils reçu le St-Esprit qu'ils parlent diverses langues. S. Paul, mordu par un serpent dans l'île de Malte où a fait naufrage le vaisseau qui le conduit prison-

nier à Rome, n'en éprouve aucun mal, au grand étonnement des habitants de l'île. L'apôtre S. Jean, que des misérables veulent empoisonner, boit impunément le breuvage mortel qui lui a été versé. Non seulement les malades sont guéris quand les apôtres leur imposent les mains, mais les linges qui ont servi à S. Pierre, mieux que cela, sa seule ombre s'étendant sur eux suffisent à leur rendre la santé.

Et ce pouvoir de faire des miracles, combien de saints en ont été honorés ! Vous savez tous comment un signe de croix de S. Benoît fait voler en éclats la coupe empoisonnée qu'un faux frère lui a servie, comment, d'un seul signe de croix tracé sur leur front, S. Roch guérissait les pestiférés, comment S. Vincent Ferrier, qui évangélisa tant de peuples divers, se faisait miraculeusement comprendre de chacun d'eux, et on en peut dire autant de S. François Xavier. Aujourd'hui encore, est-ce que les linges déposés au préalable sur le tombeau des saints ne guérissent pas fréquemment ceux qui les touchent avec foi et confiance ?

Sans doute, ces miracles sont plus rares aujourd'hui qu'ils ne l'étaient du temps des apôtres et aux premiers siècles de l'Eglise. C'est évidemment parce que le monde n'est plus à convertir et que précisément la conversion du monde, l'établissement et la survivance de l'Eglise malgré les persécutions dont elle fut et continue d'être l'objet sont un miracle permanent, à la portée de tous et plus éclatant que tous les miracles accomplis par les thaumaturges à qui Dieu a pu prêter sa puissance.

III

Le repas fini, Jésus se leva et, suivi de ses apôtres et de ses disciples, se dirigea vers la Montagne des Oliviers. Il lui fallut pour cela traverser la ville de Jérusalem. Comment ne fut-il pas reconnu ? Sans doute parce qu'il ne se rendit visible qu'à ses amis. Quant à ceux-ci, leur groupe nombreux passa inaperçu au milieu des pèlerins dont la proximité de la Pentecôte emplissait déjà la Ville sainte. Jésus parcourut ainsi le trajet qu'il avait fait avec ces mêmes apôtres le soir du Jeudi Saint. Mais combien différents les deux voyages ! Le soir du Jeudi Saint, il se rendait au jardin de Gethsémani préluder à sa passion par sa douloureuse agonie. Aujourd'hui il gravit le Mont des Oliviers d'où il va s'élever au ciel en triomphateur.

Il est environ midi lorsqu'il y arrive. Le soleil éclaire la Ville sainte qui s'étale, en face, sur le Mont Sion, et fait resplendir le sommet du Temple recouvert de lames d'or. Cette vue émeut les disciples qui, oubliant la malédiction portée par Jésus contre l'ingrate cité, ne peuvent s'empêcher de lui demander : « Seigneur, est-ce maintenant que vous rétablirez le royaume d'Israël ? » Mais Notre-Seigneur répond à cette question indiscrète : « Il ne vous appartient pas de savoir les temps et les moments que le Père a réservés à son pouvoir. »

Quelques instants encore il s'entretint avec eux, puis, élevant les mains, il bénit toute l'assistance. Et voici qu'en même temps, ses pieds se détachant du sol, il s'éleva vers le ciel. Les disciples le suivaient du regard, mais bientôt il entra dans une nuée qui le déroba à leurs yeux.

Une tradition rapporte que le rocher sur lequel Jésus se tenait lorsqu'il s'éleva au ciel, garda imprimée la trace de ses pieds. S. Jérôme affirme l'avoir vue et beaucoup d'autres avec lui. Elle raconte aussi que lorsqu'au IV[e] siècle l'impératrice sainte Hélène, mère de Constantin, voulut bâtir une église à cet endroit, on ne put réussir à paver le lieu où restait cette empreinte, ni fermer la voûte au-dessus de cet endroit.

Nous ne suivrons pas notre divin Sauveur faisant son entrée triomphale dans le ciel. Il n'y entre pas seul. Tous les justes de l'Ancien Testament y pénètrent avec lui. Les vainqueurs de l'antiquité faisaient leur entrée à Rome suivis des captifs enchaînés qu'ils avaient faits prisonniers ; Notre-Seigneur, lui, fait son entrée au ciel escorté par les heureux prisonniers des limbes qu'il a libérés. Tandis que toute la Cour céleste l'accueille par des chants de triomphe : « *Attollite portas, principes, vestras et elevamini, portæ æternales, et introibit Rex gloriæ,* » Jésus se présente devant son Père : « *Pater, ego te glorificavi,* Père, dit-il, je vous ai glorifié ; *manifestavi nomen tuum,* j'ai fait connaître votre nom aux hommes qui l'avaient oublié ; à votre tour, Père très saint, daignez glorifier votre Fils, *Pater, glorifica Filium tuum.* » Et Dieu le Père, ouvrant tout grands ses bras à ce Fils bien-aimé, de lui répondre : « *Sede a dextris meis,* asseyez-vous à ma droite. »

C'est là qu'est maintenant Jésus-Christ et il n'en reviendra qu'à la fin du monde, comme le disaient les anges aux apôtres qui s'obstinaient à regarder le ciel, dans l'espoir d'y apercevoir à nouveau leur Maître. C'est là qu'il continue de plaider notre cause auprès de son Père, c'est là qu'il nous prépare une place à ses côtés comme il nous l'a promis. Tâchons de la mériter, cette place, en marchant sur ses traces ici-bas. Ainsi soit-il.

---

## XXXII

### Dimanche dans l'Octave de l'Ascension

### LE DOUBLE TÉMOIGNAGE DES APÔTRES

Mes frères,

Dans l'Evangile d'aujourd'hui, Notre-Seigneur annonce à ses apôtres que, soutenus par le St-Esprit qu'il va bientôt leur envoyer, ils devront lui rendre un double témoignage : celui de la parole et celui du sang.

I

Le témoignage de la parole, les apôtres le rendent à Notre-Seigneur sans tarder. Le jour même de la Pentecôte, quelques instants seulement après avoir reçu le St-Esprit, S. Pierre monte sur la terrasse du Cénacle et se met à évan-

géliser les Juifs de toute nation venus à Jérusalem pour y célébrer les fêtes de la Pentecôte. Ecoutez avec quel courage et quelle franchise il leur parle et rend témoignage à Jésus son Maître : « Enfants d'Israël, écoutez ces paroles : Jésus de Nazareth, cet homme à qui Dieu a rendu témoignage pour vous par les miracles et les signes qu'il a opérés par lui au milieu de vous, comme vous le savez vous-mêmes, cet homme vous ayant été livré selon le dessein immuable et la prescience de Dieu, vous l'avez attaché à la croix et mis à mort par la main des impies. Dieu l'a ressuscité en le délivrant des douleurs de la mort, parce qu'il n'était pas possible qu'il fût retenu par elle... David avait dit de lui : « Vous ne laisserez pas mon âme dans le séjour des morts et vous ne permettrez pas que votre Saint voie la corruption... C'est ce Jésus que Dieu a ressuscité, nous en sommes tous témoins. » (Act., II, 22 et suiv.).

Lorsque S. Pierre ne pourra plus rendre ce témoignage de la parole à Notre-Seigneur dans Jérusalem même, à cause de la persécution, il ira le lui rendre à Antioche, puis à Rome, qu'il évangélisera pendant vingt-cinq ans et où il multipliera les conversions jusque dans le palais des Césars.

Ce témoignage de la parole, tous les autres apôtres le rendent pareillement à Jésus-Christ. Conduits par le St-Esprit, inspirés et soutenus par lui, ils se dispersent dans le monde et font connaître le nom de Jésus-Christ à toutes les nations. S. Jacques le Mineur lui rend témoignage à Jérusalem, dont il devient le premier évêque, S. Jean lui rend témoignage en Asie Mineure, S. Jacques le Majeur en Espagne, S. André dans le nord de la Grèce, S. Thomas et S. Barthélemy dans les Indes, S. Mathieu chez les Parthes, S. Simon en Egypte, S. Jude en Mésopotamie qu'il laisse pour aller avec S. Simon évangéliser la Perse. En chacun de ces pays ils sont vraiment les témoins de Jésus et à chacun de leurs auditeurs ils peuvent redire ce qu'ils répondaient aux prêtres de Jérusalem qui leur défendaient de prêcher : « Ce que nous avons vu et entendu, nous ne pouvons pas ne pas le dire. »

## II

Mais à ce témoignage de la parole, les apôtres vont bientôt en ajouter un autre, plus éloquent encore et plus persuasif : celui du sang. Notre-Seigneur le leur prédit, afin que, quand l'heure sera venue de consommer leur sacrifice, ils ne se scandalisent pas et que leur foi et leur confiance en lui n'en soient point ébranlées : « Ils vous chasseront, dit-il, des synagogues, et l'heure vient où quiconque vous fera mourir croira rendre service à Dieu. Ils vous traiteront ainsi parce qu'ils ne connaissent ni le Père ni moi. »

Les autorités religieuses, les princes des prêtres chez les Juifs, les prêtres des idoles chez les païens vont se liguer contre eux pour étouffer leur voix et les empêcher de prêcher Jésus-Christ ; elles feront même appel à l'autorité civile, qui les arrêtera, les jettera en prison et les fera mourir.

Parmi ces persécuteurs, tous ne sont pas de mauvaise foi. En mourant sur la croix, Notre-Seigneur demande à son Père pardon pour ses bourreaux, parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font. Parmi ceux qui feront mourir les apôtres, il en est aussi qui le feront par ignorance, croyant même par là rendre service à Dieu, lui être agréables en défendant leur religion fausse ou périmée contre les prédicateurs de la religion nouvelle.

Nous en avons un exemple dans S. Paul, qui avant sa conversion était un adversaire acharné des chrétiens : « J'avais cru de mon devoir, avouera-t-il plus tard, d'agir énergiquement contre le nom de Jésus de Nazareth. C'est ce que je fis à Jérusalem, où j'enfermai en prison un grand nombre de saints ; lorsqu'ils étaient mis à mort, c'est moi qui portais la sentence... J'ai agi ainsi par ignorance. »

Victimes de la bonne ou de la mauvaise foi de leurs adversaires, les apôtres n'en ont pas moins été par leur mort sanglante les « martyrs, » c'est-à-dire les témoins de Jésus-Christ. Ils ont signé de leur sang l'Evangile qu'ils prêchaient et ont ainsi donné la preuve la plus irréfutable de leur conviction et de leur sincérité. S. Pierre et son frère André meurent sur une croix comme leur divin Maître ; S. Paul, l'ancien persécuteur, devenu l'apôtre des nations, et S. Jacques le Majeur sont décapités, S. Jacques le Mineur est précipité du haut de l'escalier du Temple et achevé par le coup brutal que lui donne un foulon. S. Barthélemy est écorché vif, S. Mathieu massacré au pied de l'autel, S. Jean plongé dans une chaudière d'huile bouillante, d'où il ne sort vivant que par miracle. S. Thomas, S. Philippe, S. Simon, S. Jude meurent de supplices non moins cruels. « Je crois des témoins qui se font égorger, » disait Pascal. Comment oserions-nous récuser le témoignage des apôtres, morts pour attester la divinité de Jésus-Christ et de sa religion ?

## III

Vous serez mes témoins. Ce n'est pas seulement aux apôtres que cette parole a été dite, m. f. C'est à chacun de nous.

Tous nous devons être les témoins de Jésus-Christ.

Par la parole d'abord. Sans doute, la prédication de l'Evangile, du dogme et de la morale n'incombe pas aux simples fidèles : cette tâche est réservée aux évêques et aux prêtres. Mais il peut arriver que la vérité soit, de bonne ou de mauvaise foi, par ignorance ou par malice, dénaturée devant vous. Si vous êtes capables de la rétablir et de la venger, vous en avez le devoir. Il pourra se faire que la religion ou ses ministres soient attaqués en votre présence. Vous ne devez pas craindre de prendre leur défense.

Parfois il pourra vous en coûter de vous montrer chrétiens. Le temps n'est pas loin où ceux qui fréquentaient l'église, assistaient aux offices, s'approchaient des sacrements étaient l'objet de dénonciations, entravés dans leur carrière, en butte à de sourdes persécutions. Aujourd'hui encore ils peuvent être l'objet des sottes réflexions et des railleries des incrédules. Eh bien ! rien de tout cela ne doit arrêter le vrai chrétien ; il doit avoir le courage de professer sa foi, de défendre sa religion, d'être le témoin et, s'il le faut, d'être lui aussi le martyr du Christ, si les circonstances le réclament. « Celui qui m'aura confessé, c'est-à-dire reconnu pour son Dieu devant les hommes, je le reconnaîtrai pour mien devant mon Père, a dit le Sauveur, mais celui qui aura rougi de moi, je rougirai de lui, moi aussi, devant mon Père. »

Nous devons être également les témoins de Jésus-Christ dans notre vie et dans notre conduite Nous devons porter en tout lieu la bonne odeur de Jésus-Christ et nous conduire de telle façon qu'en voyant notre vie sainte ceux qui nous entourent glorifient le Père commun que nous avons dans le ciel. Si la religion que nous pratiquons nous rend doux et serviables envers tout le monde, chastes, zélés pour le bien, patients et résignés dans les épreuves, si elle nous rend charitables envers les pauvres et secourables envers ceux qui souffrent, les témoins de notre vie en concluront que la religion qui nous fait pratiquer tant de vertus est divine et que son auteur, Jésus-Christ, est Dieu. Tandis que la conduite coupable des mauvais chrétiens discrédite la religion et fait que les méchants blasphèment le nom de Dieu, la vie édifiante des bons chrétiens est une vivante apologie de la religion sainte qui non seulement leur prêche la vertu, mais leur donne la force de la pratiquer.

Que de pères sans foi ont été convertis par une pieuse jeune fille devenue, grâce à la religion, l'ange de leur foyer ! Que de maris oublieux de leurs devoirs religieux ont été ramenés à Dieu par la vue de leur épouse puisant dans la religion la patience et le courage de se dévouer toujours davantage ! Oh ! quel beau témoignage rendu à la divinité de Jésus-Christ et de sa religion que celui d'une vie sainte !

Rendons-le-lui, m. f., et pour le faire plus parfaitement, demandons au Saint-Esprit de nous y aider. Nous sommes dans la neuvaine préparatoire à la fête de la Pentecôte, que nous célébrerons dimanche prochain. Cette neuvaine, les apôtres l'ont faite les premiers sur l'ordre même de Notre-Seigneur. Faisons-la avec eux et méritons que le Saint-Esprit descende en nous avec l'abondance de ses dons. Ainsi soit-il.

---

## XXIII

### Pentecôte

#### LE SAINT-ESPRIT HÔTE DE L'AME SAINTE

Mes frères,

La fête de la Pentecôte, que nous célébrons aujourd'hui, rappelle la descente du Saint-Esprit sur les apôtres. L'Epître de ce jour nous donne le récit de ce grand événement si souvent prédit par Notre-Seigneur : « Lorsque le jour de la Pentecôte fut arrivé, y lisons nous, apôtres et disciples, avec la Sainte Vierge au milieu d'eux, étaient tous ensemble dans un même lieu, le Cénacle. Tout à coup il se produisit, venant du ciel, un bruit comme celui d'un vent impétueux et il remplit toute la maison où ils étaient assis. Ils virent paraître des langues de feu qui se posèrent sur chacun d'eux. Ils furent tous remplis de l'Esprit-Saint et ils commencèrent à parler diverses langues, selon que l'Esprit-Saint leur donnait de s'exprimer. »

Le même prodige, moins sensible mais aussi réel, s'est reproduit ou se reproduira pour chacun de nous au jour de notre Confirmation. Mais l'évangile de ce jour nous apprend que le Saint-Esprit n'attend pas ce moment pour venir en nous. Il devient et il reste l'hôte de notre âme dès qu'elle est et aussi longtemps qu'elle demeure en état de grâce.

### I

« Si quelqu'un m'aime, dit Notre-Seigneur à ses apôtres, il observera ma parole et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure... »

Observer la parole de Notre-Seigneur, c'est obéir à ses commandements. Tel est le signe auquel il reconnaît que nous l'aimons. Or le premier commandement qu'il nous impose, c'est de recevoir le saint baptême et de nous engager, en le recevant, à croire les vérités qu'il nous a enseignées et à suivre sa loi. Dès que quelqu'un a donné à Jésus-Christ cette première marque d'amour de se donner à lui, de devenir son disciple en devenant chrétien, se réalise pour lui la promesse de notre Evangile : « Mon Père l'aimera et nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure. »

« Va-t-en, esprit immonde, dit le prêtre qui confère le saint baptême, et laisse place à l'Esprit-Saint. » Dès que l'eau sainte a coulé sur le front du baptisé, cette parole s'accomplit à la lettre. Comme au baptême de Notre-Seigneur, Dieu le Père, du haut du ciel, dit du nouveau chrétien : « Celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui je mets toutes mes complaisances, » et sinon sous forme de colombe, en tout cas aussi réellement, le Saint-Esprit descend dans son âme. Il y demeurera tant qu'elle restera en état de grâce et que le péché mortel ne l'en chassera pas.

S. Paul rappelait cette consolante vérité aux Corinthiens lorsqu'il leur écrivait : « Ne savez-vous pas que vous êtes les temples de Dieu et que l'Es-

prit Saint habite en vous ? » (I Cor., III, 16). L'Eglise en fait autant dans sa belle prose d'aujourd'hui, lorsqu'elle salue ce divin Esprit comme le doux hôte de notre âme : « *Dulcis hospes animæ.* » Le Saint-Esprit le rappelait lui-même un jour à sainte Angèle de Foligno. Cette sainte était venue en pèlerinage au tombeau de S. François d'Assise quand elle entendit une voix lui dire : « Tu as eu encore recours à mon serviteur François, mais je vais te faire connaître un autre soutien. Je suis le Saint-Esprit qui suis venu en toi et qui veux te donner une joie que tu n'as pas encore goûtée. Je t'accompagne, présent en toi, et je te parlerai tout le temps, et si tu m'aimes (c'est-à-dire : si tu restes en état de grâce), je ne te quitterai jamais. O mon épouse, je t'aime, je me suis établi en toi ; à ton tour, établis-toi en moi et cherche en moi ton repos. »

Les premiers chrétiens étaient tellement convaincus de la présence du Saint-Esprit en eux que, conduits au martyre, ils mettaient toute leur confiance en lui : « Ah ! tu ne répondras pas avec tant de hardiesse quand je t'aurai fait mettre à la torture, » disait le juge à sainte Lucie. — « Je continuerai de vous répondre comme je le fais, répond la courageuse vierge, car Jésus-Christ notre maître nous a promis que quand nous serions traînés devant les tribunaux, ce n'est pas nous qui répondrions, mais le Saint-Esprit qui est en nous. — Quoi ! le Saint-Esprit est en toi ? — Oui, ceux qui mènent une vie chaste et exempte de péché sont les temples du Saint-Esprit. — Eh bien ! je te ferai conduire en un lieu de débauche, insiste le tyran, et le Saint-Esprit t'abandonnera. — Comme ce sera malgré moi, non seulement l'Esprit-Saint ne me quittera pas, mais il doublera ma récompense. »

## II

Nous devenons donc les temples du Saint-Esprit dès que nous avons reçu le saint baptême et nous le restons tant que nous demeurons en état de grâce. Mais le Saint-Esprit vient-il et habite-t-il seul en nous ? Non. Dans notre Evangile, Notre-Seigneur dit de lui-même et de son Père : « Nous viendrons dans l'âme qui nous aime et nous ferons en elle notre demeure. »

Les trois Personnes ne font qu'un seul Dieu et toute action extérieure est commune aux trois Personnes divines. On dit du Saint-Esprit qu'il habite dans l'âme juste, parce que cette inhabitation est une œuvre d'amour. Le Saint-Esprit étant l'amour du Père et du Fils, les œuvres d'amour lui sont spécialement attribuées, mais elles ne laissent pas pour cela d'être communes aux trois Personnes.

C'est donc la Trinité tout entière qui habite en nous, non seulement par son essence, par sa puissance et par sa science, comme elle est présente partout, mais d'une présence spéciale, d'une présence d'amitié. L'âme en état de grâce est l'objet de la prédilection de Dieu, qui se communique à elle et lui fait goûter dès cette vie la douceur de sa possession.

Quel honneur pour nous ! Les saints vivaient de cette pensée. S. Ignace d'Antioche, insulté par l'empereur Trajan qui le traite de mauvais démon, lui répond : « Que personne n'appelle *Théophore* (qui porte Dieu) un mauvais démon. — Tu portes donc en toi le Crucifié ? — Oui, parfaitement, je porte le Christ en moi. » C'est cette persuasion qui inspirait le geste si connu de Léonide, le père d'Origène. Se penchant sur la poitrine de son enfant au berceau, il la baisa. A ceux qui s'étonnaient il répondit : « J'adore Dieu présent dans le cœur de ce petit baptisé. »

Oui, quel honneur que cette présence de Dieu dans l'âme du chrétien en état de grâce ! La Sainte Vierge, S. Joseph, les bergers, les Mages, se sont agenouillés devant la crèche où reposait l'Enfant Jésus... Ils pourraient avec autant de raison s'agenouiller devant le chrétien en état de grâce, parce qu'il porte le Dieu qu'ils ont adoré dans la crèche.

En 1914, des religieuses belges, fuyant l'invasion allemande, craignant pour leur couvent et leurs personnes, se réfugièrent en Hollande. Avant de partir, la supérieure enleva le saint ciboire du tabernacle et l'emporta avec elle en exil. Quelle émotion pour elle de porter le bon Dieu ! La bonne religieuse songeait-elle que, tous les jours par la grâce sanctifiante, non de la même façon, mais tout aussi réellement, elle le portait ?

L'église est la maison de Dieu. Supposez une église, non plus en pierre, mais en chair et en sang, douée d'une âme, une église vivante. Eh bien ! cette église vivante, c'est le chrétien en état de grâce ; il est la demeure des trois Personnes divines. Il est « le temple du Dieu vivant. » (II Cor., VI, 16). Les fidèles, en entrant dans l'église, se découvrent, fléchissent le genou, se recueillent et prient. Ils pourraient faire de même lorsqu'ils rencontrent un bon chrétien en état de grâce, car il porte en lui le Dieu qu'ils adorent à l'église.

## III

Oui, c'est un grand honneur de porter Dieu en soi, mais c'est également un grand bonheur.

Quelle consolation, en effet, de pouvoir se dire : « Dieu est avec moi, Dieu est en moi ! » Nous sommes heureux quand nos parents et amis sont auprès de nous, mais nous avons beau faire, si grand que soit leur amour pour nous et notre amour pour eux, ils ne peuvent rester toujours avec nous. Les nécessités de la vie obligent à la séparation et trop souvent le proverbe est vrai qui dit : « Loin des yeux, loin du cœur. » L'éloignement diminue l'amitié. D'ailleurs la présence des créatures est tout extérieure. Combien plus parfaite est la présence de Dieu en nous par la grâce sanctifiante ! Quel réconfort de savoir qu'il est là, dans notre cœur, que nous vivons continuellement sous son regard et pour ainsi dire dans ses bras et sur son cœur !

L'isolement pèse. L'indifférence, l'ingratitude, la mort cause tous les jours des vides autour de

nous. Se sentir tout seul, c'est triste ! Quel soulagement de penser : « Eh bien ! non, je ne suis pas seul, je suis en état de grâce, je possède en moi le véritable Ami, celui qui remplace tous les autres et qu'aucun autre ne saurait remplacer ! »

Notre cœur est endolori ou fatigué de lutter contre nous-mêmes, contre les épreuves et l'injustice ; nous sommes près de sombrer dans le découragement et le désespoir... Quelle consolation de nous dire : « Non, je suis en état de grâce, Dieu est avec moi, lui qui est la toute-puissance, la sagesse et la bonté infinies ; qu'ai-je à craindre ? »

C'est cette présence intime de Dieu en lui, autant que le St-Sacrement exposé en permanence dans son humble chapelle, qui charmait la solitude du P. Charles de Foucauld, au fond de son désert au milieu des Touaregs. Sans cesse il conversait avec lui, et ce qu'il faisait, il conseillait aux autres de le faire. « Dieu est en nous, écrivait-il à sa sœur, au fond de notre cœur, toujours là, nous écoutant et nous commandant de causer un peu avec lui. Habitue tes enfants à causer avec le divin hôte de leur âme. C'est, autant que le peut ma faiblesse, ma vie à moi aussi, que ce soit la tienne ! Cela ne te détournera pas de tes autres occupations, cela ne te prendra pas une minute ! Seulement, au lieu d'être seule, vous serez deux à remplir tes devoirs. Petit à petit, tu en prendras l'habitude et tu finiras par sentir sans cesse en toi ce doux compagnon, ce Dieu de nos cœurs... »

Prenons pour nous cette recommandation, faisons nôtre cette pieuse habitude du saint ermite du Sahara. Elle nous sanctifiera comme elle l'a sanctifié lui-même, elle nous transformera comme transforma les apôtres, en la fête de la Pentecôte, la venue du Saint-Esprit en eux. Ainsi soit-il.

---

## POUR LA PENTECOTE

### LA VENUE DU ST-ESPRIT ET SES HEUREUX EFFETS

SOMMAIRE. — 1° Récit du fait de la Pentecôte.
2° Ce que deviennent les Apôtres, après avoir reçu le St-Esprit.
3° Le St-Esprit ne produit pas maintenant de moindres effets dans les âmes.
4° Mais il faut qu'elles s'ouvrent à sa divine influence.

Mes frères,

Fidèles à l'ordre qu'ils avaient reçu de leur divin Maître, les Apôtres, après l'Ascension du Sauveur, étaient venus à Jérusalem, pour se préparer à recevoir l'Esprit consolateur. Ils s'étaient renfermés dans le Cénacle, la maison même où avait eu lieu l'institution de l'Eucharistie, et là, réunis dans un même esprit de foi, d'espérance et d'amour, avec les autres disciples, les saintes femmes et la Sainte Vierge, que chacun entourait de vénération et de piété filiale, ils attendaient avec confiance l'accomplissement des promesses du Sauveur.

I

Il y avait dix jours qu'ils persévéraient dans la prière, à laquelle ils joignaient la fraction du pain, c'est-à-dire la sainte communion, quand tout à coup, à pareil jour qu'aujourd'hui, vers les neuf heures du matin, il se fit un grand bruit, semblable à celui d'un vent impétueux, qui venait du ciel et qui ébranla toute la maison où ils étaient rassemblés. En même temps, ils virent paraître comme des langues de feu qui se posèrent sur la tête de chacun d'eux. Aussitôt ils furent tous remplis du St Esprit et ils commencèrent à parler diverses langues.

Au grand bruit qu'on avait entendu, les Juifs accoururent en foule. Or il y avait parmi eux beaucoup d'étrangers, venus à Jérusalem de toutes les parties du monde pour solenniser la Pentecôte. Ils trouvèrent les Apôtres célébrant les merveilles de Dieu, et ils les entendirent parler chacun leur propre langue ; et dans l'étonnement où ils étaient, ils se disaient : « Tous ces gens-là ne sont-ils pas Galiléens ? Et nous, Parthes, Mèdes, Elamites, nous qui sommes venus de tant de pays divers, comment se fait-il que nous les entendions parler chacun notre langue ? » Et ils se demandaient encore les uns aux autres : « Qu'est-ce que cela peut être ? » Et ils ne savaient comment s'expliquer ce prodige.

Tel est le grand événement que l'Eglise commémore dans la fête de ce jour, ainsi que les merveilleux effets produits par le St-Esprit sur les Apôtres.

II

Qu'étaient les Apôtres avant d'avoir reçu le St-Esprit ? De pauvres pêcheurs sans instruction, qui ignoraient jusqu'aux premiers éléments des sciences humaines et dont l'intelligence paraissait trop bornée pour saisir les grandes vérités de la religion. Jésus-Christ les avait instruits tant qu'il les avait eus avec lui, mais le plus souvent ses divins enseignements étaient pour eux comme des énigmes dont le sens leur échappait, tellement que le Sauveur lui-même, en voyant ce regrettable aveuglement de leur esprit, ne put s'empêcher un jour de leur en témoigner sa surprise : « Eh quoi ! leur dit-il, serez-vous toujours sans intelligence et sans discernement ? »

Mais, ô merveilleux effet de la présence du St-Esprit ! à peine est-il descendu en eux qu'aussitôt les ténèbres de leur esprit se dissipent. Eux qui ne connaissaient que leurs barques et leurs filets, eux naguère si lents à saisir les vérités du salut, les voilà tout à coup devenus des maîtres consommés dans la science la plus relevée. Ils expliquent ce qu'il y a de plus profond dans les Ecritures, de plus obscur dans les prophètes, de plus difficile dans les mystères. Ils réfutent et réduisent au silence les princes de la synagogue, les orateurs et les philosophes des Gentils. L'orgueilleuse sagesse humaine est confondue par leur simplicité. Jamais pareille chose ne s'était vue et, dans

cette admirable transformation, qui ne reconnaîtrait l'action du St-Esprit, Esprit de lumière ?

Autre merveille non moins étonnante. Ces hommes, auparavant faibles et timides, qui avaient lâchement abandonné le Sauveur à l'heure de sa Passion, et qui depuis sa Résurrection, cachés dans Jérusalem, n'osaient paraître en public, dans la crainte d'être molestés, voyez-les au sortir du Cénacle. Leur ancienne pusillanimité est changée en force et en courage.

Ils sont maintenant déterminés à tout faire, à tout entreprendre, à tout souffrir pour rendre témoignage à Jésus Christ. Ne pouvant plus contenir le feu sacré qui les anime, ils parlent avec une pleine liberté devant ces scribes, ces magistrats dont les mains sont, pour ainsi dire, encore teintes du sang du Sauveur. Ils leur reprochent hardiment d'avoir crucifié le Juste, le Saint, d'avoir mis à mort l'Auteur de la vie.

Qu'on les traduise devant les tribunaux, qu'on les enferme dans de noirs cachots, rien ne les arrête : il vaut mieux, disent-ils, obéir à Dieu qu'aux hommes. Et ils vont avec joie au-devant du glaive, des bûchers, de la croix, s'estimant heureux de souffrir pour le nom de Jésus-Christ ; et s'ils avaient eu mille vies, ils les auraient volontiers sacrifiées pour la gloire de leur Maître.

D'où pouvait leur venir cette intrépidité ou plutôt cet héroïsme? Ah ! c'est que le St-Esprit, l'Esprit de force, était descendu en eux.

## III

Aujourd'hui le St-Esprit n'agit plus ordinairement ainsi d'une manière sensible ; mais les effets qu'il produit ne sont pas moins certains, moins nombreux, moins efficaces.

C'est lui qui éclaire les esprits, en leur envoyant du ciel les rayons de sa divine lumière : *Veni, sancte Spiritus, et emitte cœlitus lucis tuæ radium.*

Il est le père des pauvres, le plus tendre, le plus dévoué ; il est le dispensateur de tous les dons : à ces titres nous relevons de sa bonté et il aime à combler notre misère de ses faveurs.

C'est lui aussi qui réchauffe nos cœurs en leur donnant l'horreur du péché, l'amour de la vertu, en leur inspirant le goût de la piété et l'éloignement pour les plaisirs terrestres.

Quand il établit sa demeure dans une âme, quelle joie on ressent, quel contentement, quelle suavité intime ! L'arrivée de cet hôte béni dissipe la tristesse, apporte la félicité.

Sommes-nous sur le point de fléchir sous le poids de la journée, sous la fatigue de la lutte qu'il nous faut soutenir ? Nous trouvons en lui soulagement, réconfort, doux repos.

Notre âme est-elle brûlée par les ardeurs desséchantes de quelque passion ? Il est pour elle une brise rafraîchissante qui l'apaise et la calme.

Est-elle plongée dans l'affliction ? Il essuie ses larmes d'une main affectueuse et la console. *In labore requies, in æstu temperies, in fletu solatium.*

Sans la munificence du St-Esprit, l'homme n'a rien : tout bien vient de lui ; aussi, là où il n'habite pas, c'est en vain qu'on cherche l'innocence, la pureté qui plaît tant au ciel.

Quelle est l'âme qui n'a pas péché et qui n'a pas terni plus ou moins la blancheur de la grâce sanctifiante ? Eh bien ! quelles qu'en soient les souillures, cet Esprit purificateur les efface et fait réapparaître à leur place l'ancien éclat.

Quelle est encore l'âme qui n'est pas parfois comme une terre aride, incapable de produire quelques sentiments de piété, quelques fruits de vertu ? Eh bien ! ce sont encore les eaux bienfaisantes de cette source vive qui, en l'arrosant, la rendent de nouveau féconde en saints désirs, en bonnes actions.

Par suite du péché originel, par suite de nos propres péchés, notre nature porte en elle comme une blessure profonde : c'est l'action du St-Esprit qui, si nous l'implorons, la cicatrise et la guérit.

Quand aux sollicitations qui nous viennent d'En-Haut, notre cœur n'a longtemps opposé que rigidité ou froideur, si nous le voulons, il l'amollit et le réchauffe.

Quand nos sentiments s'égarent du droit chemin, loin de la voie du salut, si nous ne résistons pas à son influence, il les y ramène et les y maintient. *Flecte quod est rigidum, fove quod est frigidum, rege quod est devium.*

* *

Tels sont les effets que produit le St-Esprit ; mais vous le savez, m. f., il ne les produit que dans les âmes qui désirent sa venue, s'ouvrent à lui, l'appellent de leurs vœux. Oh ! dilatez donc vos âmes, afin qu'elles soient comblées de ses faveurs les plus précieuses. Aujourd'hui et pendant toute cette octave, aimez à lui adresser, avec un redoublement d'attention et de ferveur, l'invocation : « *Veni, sancte Spiritus.* Venez, Esprit Saint, remplissez les cœurs de vos fidèles et embrasez les du feu de votre amour. »

D'après une tradition, le globe de feu descendu du ciel se posa d'abord tout entier sur la tête de la Sainte Vierge, avant de se diviser et de venir sous forme de langues de feu sur la tête de chaque disciple. Demandez donc à cette bonne Mère, en qui le St-Esprit voulut ainsi montrer que c'est par elle qu'il veut se donner à nous, demandez-lui de vous communiquer quelques-unes des dispositions qui l'animaient en ce moment et le St Esprit vous accordera les sept dons sacrés dont il est la source : il vous accordera d'éviter le péché, de vivre dans la pratique de la vertu, et plus tard il vous accordera aussi, quand le moment sera venu, de mourir dans sa grâce et de jouir enfin des délices éternelles : *Da virtutis meritum, da salutis exitum, da perenne gaudium. Amen.*

## POUR LA FÊTE DES MÈRES

### GRANDEUR ET RESPONSABILITÉS DE LA MATERNITÉ

Mesdames,

Notre-Seigneur a dit un jour en parlant de vous : « La femme, lorsqu'elle a donné le jour à un enfant, ne se souvient plus de ses douleurs, dans la joie qu'elle a de ce qu'un homme est né dans le monde. » (Jo., XVI, 21). Cette joie, vous l'avez comprise, vous l'avez voulue pour vous, bien différentes en cela de celles qui n'ont voulu voir dans la maternité que les charges, afin de les repousser égoïstement : soyez en félicitées. Si nous sommes réunis à l'heure actuelle dans cette église, c'est afin de vous rendre l'honneur qui vous est dû, en même temps que pour attester la dignité que votre titre de mères vous confère. Permettez-moi d'insister quelques instants sur ce point, pour en tirer ensuite quelques leçons.

### I

Pour comprendre combien la maternité est une noble prérogative, il faut d'abord la considérer dans sa source, qui est Dieu. Dieu, dans l'unité de sa nature, est nécessairement fécond. Il vit de se donner au dedans de lui-même en engendrant éternellement un Fils, le Verbe, duquel, comme de lui-même, procède, par une mystérieuse origine, l'Esprit-Saint. Au dehors de lui, il a librement voulu communiquer un reflet de ses perfections à une multitude innombrable de créatures.

Dans les êtres vivants, nous trouvons un vestige de cette fécondité, car Dieu a décrété que chacun d'eux pourrait se reproduire, se multiplier, devenir en quelque sorte semeur de vie. Alors que sans travail, sans fatigue, par sa toute-puissance, il aurait pu créer directement chaque être et lui donner la vie, il n'a pas voulu se passer de l'intermédiaire d'autres créatures.

Cette loi ne souffre aucune exception et s'étend jusqu'à l'homme. De prime abord, il semble que Dieu aurait dû se réserver en totalité l'action génératrice destinée à multiplier le genre humain sur la terre : ne s'agit-il pas là, en effet, d'un fait qui étend ses conséquences jusque dans l'éternité, puisque les âmes sont immortelles ? Les circonstances qui entourent la naissance des hommes et d'où dépend en grande partie le salut ou la perte de ceux-ci, ne sont-elles pas d'une souveraine importance et faut-il les abandonner à l'ignorance ou à l'aveuglement d'autres hommes ? Dieu peut-il lier son pouvoir au point de faire dépendre son œuvre créatrice, seule capable de produire des âmes, du caprice de ses créatures ?

Ces questions ne laissent pas d'être impressionnantes, et pourtant il en est bien ainsi : Dieu, qui ne veut multiplier les hommes que pour faire des élus, attend le concours de la liberté humaine pour accorder les dons de son amour. Même après la chute originelle, dont cette liberté est sortie si affaiblie et si meurtrie, il a laissé à l'homme la gloire, à lui mortel et fragile, de se renouveler, de se perpétuer, en substituant à sa place des enfants qu'il laisserait au monde quand il le quitterait.

C'est pourquoi, Mesdames, un rayon de la gloire que procure à Dieu sa paternité vous a illuminées, vous avez reçu en partage une ressemblance nouvelle avec lui, ressemblance qui s'ajoute à celle que vous possédiez déjà par votre nature d'êtres raisonnables. Bien plus, vous êtes devenues ses collaboratrices, car tandis que s'élaborait mystérieusement en vous le corps de vos enfants, Dieu, par une intervention qui nécessitait sa toute-puissance, lui unissait une âme spirituelle, immortelle, une âme dont les qualités et les tendances foncières seraient en étroite dépendance de la complexion physique du petit être que vous serreriez un jour dans vos bras. En un mot, dans l'origine de celui-ci, Dieu ferait le principal, sans doute, mais il le ferait dans le sens que vous lui auriez vous mêmes tracé, il se subordonnerait en quelque manière à vous, en sorte que vous pourriez revendiquer en toute vérité le rôle de la maternité sur la personne entière issue de vous. Voilà votre noblesse, Mesdames, et pour la rehausser encore, Notre-Seigneur lui-même, qui au ciel possédait de toute éternité un père, a voulu avoir sur terre une mère ; il a voulu tenir d'une femme semblable à vous le corps et le sang qu'il désirait offrir un jour en sacrifice pour le rachat du monde.

Grande aux yeux de Dieu, la maternité l'est encore à ceux des hommes, à cause de son rôle social : c'est elle, en effet, qui rend pour une bonne part les familles et les nations prospères. En vain une contrée possédera-t-elle en abondance les éléments qui donnent au sol sa fertilité : s'il n'y a des bras pour le cultiver, il restera stérile et ses richesses demeureront sans emploi. Aujourd'hui on croit pouvoir éluder cette nécessité du travail humain en recourant aux machines. C'est une erreur fatale. Le travail a été érigé par Dieu en loi inéluctable pour l'ensemble des hommes. Vouloir s'en affranchir, c'est aller contre l'ordre établi, ce qui ne manque pas de provoquer de sérieux déboires. Le machinisme à outrance amène à la fois la surproduction et le chômage, c'est-à-dire une gêne pénible pour une partie notable de la population, et du chômage résultent des menaces de troubles sociaux dont on s'effraie à bon droit présentement. L'amour du travail, l'habitude de l'effort, voilà les meilleures garanties pour gagner honnêtement sa vie et améliorer sa condition, et c'est dans les familles nombreuses, où l'éducation est moins empreinte de mollesse, que se trouveront davantage ces précieuses qualités.

C'est grâce à elles encore que la patrie sera forte et respectée de ses voisins. Sur ce point encore il faut se garder de funestes illusions. Le matériel

de guerre joue bien, à la vérité, un certain rôle dans la défense nationale. Mais l'histoire montre que la force du nombre l'emporte, en définitive, sur toutes les autres. Un peuple où les naissances se raréfient, dont le chiffre reste stationnaire ou même tend à décroître — et c'est, hélas ! le cas du nôtre — risquera fort d'exciter à plus ou moins bref délai la convoitise d'autres peuples plus vigoureux et dénués de scrupules, qui chercheront à élargir leur territoire trop exigu à leur gré. Ce jour-là nous serons bien près de succomber, et en attendant, que de lâches compromissions, que de capitulations sans honneur, pour prolonger une paix qu'on se sent incapable d'assurer et d'imposer !

Mais revenons à des pensées plus hautes : dans l'homme il faut sans doute considérer le corps fait pour la vie terrestre, mais il faut surtout envisager son âme, faite pour l'éternité. Vos enfants, Mesdames, vivront quelques années, que vous souhaitez fort longues, ici-bas. Mais ils n'y resteront pas, ils iront, espérons-le, peupler le ciel. Grâce à vous Dieu comptera plus d'adorateurs, le paradis plus de bienheureux. Quand vous en ferez la douce constatation à la lumière divine, quand vous verrez les âmes de vos enfants et de tous vos descendants vous remercier de ce que, grâce à vous, grâce à la générosité avec laquelle vous avez accepté leur venue au monde, ils jouissent d'un bonheur dont rien ne peut donner l'idée, alors combien vous vous sentirez payées de toutes vos peines et comme vous préférerez votre sort à celui des autres femmes qui auront cru jouir davantage de leurs aises en laissant vides les berceaux qu'elles auraient dû remplir !

## II

Et maintenant je vous répète la parole que l'apôtre S. Paul adressait à son disciple Timothée : « *Depositum custodi.* Gardez bien ce dépôt » (I Tim., VI, 20). Plus la dignité que Dieu vous a conférée est grande, plus votre rôle est glorieux et important, plus il en résulte de responsabilités pour vous.

Je voudrais à ce propos vous amener à réfléchir sur les lois mystérieuses de l'hérédité.

Non seulement vous donnez à vos enfants quelque chose de vos traits physiques, mais vous retrouvez en eux votre ressemblance morale, c'est-à-dire les tendances de votre caractère. Vertus ou défauts, forces ou faiblesses se transmettent avec le sang et, s'ils ne suppriment pas la liberté, on ne peut méconnaître l'apport ou le déficit que cet héritage représente. Chacun de nous porte en soi le contre-coup des actions de ses ancêtres et il faut quelquefois une énergie peu commune, secondée par la grâce, pour transformer en moyen de sainteté un fardeau très lourd. C'est pourquoi peut-être constatez-vous chez l'un ou l'autre de vos enfants telle prédisposition mauvaise, conséquence de telle faute que vous avez commise autrefois. Qu'une pareille transmission soit à peu près totalement inexplicable, j'en conviens, mais elle est un fait qu'une expérience maintes fois renouvelée a permis de constater.

Dès lors, prenez conscience du devoir qui vous incombe sur ce point. S'il en est temps encore, réformez ce que les habitudes invétérées auraient pu introduire en vous de défectueux. Que votre âme devienne de plus en plus maîtresse du corps qu'elle habite, afin que vos enfants reçoivent de vous la générosité dans la lutte contre le mal et dans la pratique de la vertu. Si au contraire vous expérimentez déjà chez vos enfants de mauvais penchants dont vous vous sentez responsables, ne vous découragez pas, ne croyez pas qu'il soit impossible de réagir contre les entraînements de son tempérament. Que votre prière, alors, s'adresse à Dieu qui peut à son gré toucher les cœurs et faire d'un criminel un saint ; dites-lui : « Mon Dieu, accordez à mes supplications ce que je n'ai pu mériter par la lutte contre moi-même ; accroissez la grâce en mes enfants, vivifiez leur amour pour vous, donnez-leur de vouloir. Que la tentation ne soit pour eux qu'occasion de victoire, source de mérite et de gloire un jour. »

Et précisément parce que le libre arbitre de l'homme peut corriger les déviations du tempérament, aidez cette liberté chez vos enfants par une sage éducation, à la fois douce et ferme. Vous savez que notre nature est d'instinct portée au mal : l'orgueil et la sensualité sous toutes ses formes s'éveillent en elle en même temps que la raison. Il vous faut donc de bonne heure refréner ces passions naissantes : ce vous sera facile si vous vous y prenez à temps, car vous possédez une autorité comparable à nulle autre pour imposer votre volonté, et d'ailleurs une mauvaise herbe s'extirpe plus aisément qu'un arbuste. Veillez donc à réprimer impitoyablement, dût votre cœur en souffrir, les manifestations des défauts chez vos enfants et ne vous laissez pas attendrir par leurs larmes. Vous leur rendriez le plus mauvais service en devenant les esclaves de leurs caprices, disons le mot : en les « gâtant », car plus tard ce sera la vie qui leur imposera les peines que vous aurez voulu leur éviter et qui les trouveront désarmés ; et d'autre part, habitués qu'ils auront été à ne rien se voir refuser, comment auront-ils le courage d'accepter les renoncements nécessaires à la persévérance dans le bien ?

Mal orientée dans le jeune âge, et cela souvent par la faute des parents, une existence humaine court grand danger de se dévoyer, surtout au point de vue moral ; c'est alors l'éternité qui est compromise. « L'arbre tombe du côté où il penche, » dit un proverbe, et la Sainte Ecriture exprime la même vérité quand elle affirme : « L'adolescent, dans sa vieillesse, ne s'écartera pas de la voie qu'il aura suivie dans sa jeunesse. » (Prov., XXII, 6). Dieu veuille, mères chrétiennes, qu'un jour vous n'ayez pas à vous adresser des reproches amers et qu'une certaine faiblesse de caractère, trop fréquente à notre époque, ne rende pas vaine votre bonne volonté d'éducatrices.

— Notre tâche, direz vous peut-être, est bien lourde et bien délicate. Les âmes ne se laissent pas façonner comme une matière inerte. Il est bien difficile de connaître leurs replis intimes et de prévoir quelles seront leurs réactions ; à l'une la douceur convient, à l'autre la rigueur ; parfois les circonstances exigent des attitudes différentes dans un même cas et souvent le temps de la réflexion manque. Qui nous donnera le discernement et cette sorte de divination bien nécessaires ?

— Il est vrai, laissées à vous-mêmes, vous auriez de multiples motifs d'appréhension. Mais prenez courage : Dieu mesure la difficulté et ses secours à vos forces. Vous avez même un titre puissant à ces secours : le sacrement de mariage, que vous avez reçu, et qui a opéré en vos âmes une grâce spéciale, vous donne le droit d'attendre les lumières et l'aide dont vous avez besoin dans l'état de vie que vous avez alors embrassé.

De plus, il existe un moyen très efficace de remédier à l'insuffisance de nos forces : c'est de s'adresser à Celui d'où découlent toutes lumières et toute puissance, à Dieu, auquel vous demanderez l'assistance nécessaire à l'accomplissement de vos devoirs. Il pourra se faire que momentanément vous paraissiez échouer. Vous verrez peut-être la réussite favoriser des foyers voisins du vôtre, alors que l'insuccès répondra à vos efforts et à votre piété. Sainte Monique dut verser longtemps des larmes amères sur l'inconduite de son fils Augustin. Une sainte religieuse, Cornelia Connelly, morte en 1879, qui s'était imposé d'héroïques sacrifices pour obéir à l'appel divin qui lui ordonnait de fonder une nouvelle Congrégation, vit ses enfants arrachés à l'Eglise catholique et élevés dans l'hérésie. Les voies de Dieu sont insondables. Mais soyez bien assurées que vos prières ne resteront pas sans effet : tôt ou tard l'heure des divines revanches sonnera, et vous partagerez avec sainte Monique l'honneur d'avoir deux fois donné la vie à votre enfant.

* *

C'est sur cette parole de confiance que je veux vous laisser. Allez, Mesdames, courageusement de l'avant, si austère que puisse paraître à certaines heures le devoir. Le monde, du moins celui qui raisonne justement, vous estime et vous admire, la fête d'aujourd'hui en est une preuve. Mais bien plus encore Dieu vous regarde, il vous bénit, il compte chacun des soucis, chacune des peines que vous supportez pour son amour ; un jour il vous accordera les magnifiques récompenses qu'il tient en réserve pour vous. Ainsi soit-il.

## MOIS DE MARIE

### XI

### L'ANNONCIATION

Mes frères,

Transportons-nous ce soir par la pensée dans la sainte maison de Nazareth, comme s'y transporta l'ange Gabriel au matin de l'Annonciation. Que faisait la T. S. Vierge par cette belle journée de printemps ? L'Evangile n'en dit rien. Voici que tout à coup l'humble logis s'éclaire. Devant Notre-Dame un ange à genoux s'incline : « *Ave, gratia plena*. Je vous salue, pleine de grâce. »

*Ave*, c'est un chant qui commence et ne s'achèvera plus. Aujourd'hui l'*Ave* de l'ange, demain l'*Ave* des foules chrétiennes. Et de siècle en siècle les *Ave* retentiront aux oreilles de Marie, parce que les hommes ne trouveront rien de plus glorieux à redire à leur céleste protectrice.

L'*Ave*, telle une perle précieuse, s'enchâsse dans la mémoire des petits chrétiens Plus tard il reviendra spontanément sur leurs lèvres aux jours d'épreuve. L'*Ave*, c'est la prière du fils prodigue ayant gaspillé les trésors de son baptême, la prière du pécheur.

L'*Ave* émeut toujours le cœur de la Vierge, parce qu'il lui rappelle de doux souvenirs. Dès qu'elle l'entend, elle se penche, écoute et sourit. Dans ce sourire d'une mère est inclus un commencement de pardon.

L'*Ave*, c'est la prière des simples, la prière de ceux qui ne savent pas lire, d'une Bernadette et de tant d'autres saints ; la prière des savants aussi, leur foi et leur amour lui découvrent à chaque instant des sens nouveaux.

L'*Ave* doit être notre prière. Un vitrail de Chartres représente Notre-Dame tenant Jésus dans ses bras, tandis qu'à genoux près d'elle, deux anges balancent leur encensoir. Qu'aucune journée ne se passe sans que monte vers la T. S. Vierge l'encens de nos *Ave Maria*.

### I

Quand le premier *Ave* retentit aux oreilles de Marie, « elle fut troublée de ces paroles », nous dit S. Luc (I, 29). Comment se pouvait-il qu'un archange fût aux pieds de la plus humble, de la plus oubliée des filles d'Israël ? D'ordinaire les esprits célestes commandent, intiment les ordres de Dieu et regagnent le ciel. Celui ci, profondément incliné, salue Marie « pleine de grâce. » De ces mots la Vierge ne comprend pas le sens mystérieux.

L'ange le dit bien. Marie est « pleine de grâce. » Gabriel avait annoncé au vieux prêtre Zacharie que son fils serait, dès le sein de sa mère, rempli de l'Esprit de Dieu. (Luc, I, 15). Plus tard, l'auteur inspiré écrira d'Etienne, au livre des Actes (VII, 55), que le saint diacre était rempli de l'Esprit-Saint. Mieux que Jean-Baptiste, mieux que le premier des martyrs, la T. S. Vierge est pleine de grâce. Son âme en fut inondée au premier instant de son immaculée conception.

L'ange rassure donc Marie : « Ne craignez point, vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voici que vous concevrez en votre sein et vous enfanterez un fils et vous lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, on l'appellera le Fils du Très-Haut. » (Luc, I, 31-32). Dieu propose à Marie le mystère de

l'Incarnation, qui ne se réalisera en elle qu'avec son consentement.

Notre-Dame n'a d'autre volonté que celle du Très-Haut Elle ne comprend pas cependant que Dieu, connaissant son vœu de virginité, lui propose par l'ange de devenir mère. Son vœu met un obstacle insurmontable aux avances divines. Elle s'est donnée totalement, corps et âme et pour toujours; elle a renoncé à la gloire de donner le jour au Messie.

Gabriel et la grâce éclairent l'intelligence de la Vierge et lui font comprendre que Dieu unira en elle la virginité à la joie d'être mère. Dès lors Marie humblement accepte. « Voici, dit-elle, la petite servante du Seigneur... Qu'il me soit fait selon votre parole. »

« Et le Verbe s'est fait chair. » Dans cette petite phrase, les mots sont en opposition. Le Verbe, l'immatériel, l'immense, devient chair, s'unit à ce qui est inférieur dans la Création Comprenons bien : l'Incarnation n'est pas une déchéance. Dieu est immuable et, se faisant homme, il ne se diminue pas. N'empêche que la divine économie déroutera les Juifs aussi bien que les païens. Le Messie qu'ils attendaient n'est pas venu avec l'éclat qu'ils avaient espéré. D'autre part, il faut entendre Celse et les philosophes païens exprimer leur étonnement devant le mystère de Jésus.

L'humble Vierge Marie, elle, ne s'étonne pas, elle adore Dieu descendu en elle, elle adore Dieu caché dont ceux qui la voient ignorent la présence. L'ange aussi adore son Dieu, comme le feront de rares privilégiés : les Mages, Anne la prophétesse, le saint vieillard Siméon ; pour les autres, Jésus sera le fils du charpentier.

## II

Essayons maintenant de comprendre les mystérieuses relations qui, au moment où Jésus devint le fils de Marie, s'établirent entre la Vierge et l'auguste Trinité. Trop de chrétiens oublient ce sublime mystère révélé par Jésus lui-même. Sans doute, il n'affirme pas cette vérité brutalement. Au contraire, il ménage ses auditeurs, les prépare doucement à accepter un dogme qu'ils croient incompatible avec l'unité de Dieu. Parlant aux Juifs, il dira : « Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père, et personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils a voulu le révéler. » (Math., xi, 27).

Jésus laisse entendre aux Juifs que Dieu est père et que lui il est l'égal du Père, Fils de Dieu à un titre plus éminent que les anges (Job, i, 6), que les justes (Job, ii, 3) ou même les apôtres qu'il a choisis. Quand il parle de son Père, Jésus ne se met pas sur le même rang que ses disciples. Il dit : « *Mon* Père » (Math., vii, 21) et « *Votre* Père. » (Math., v 16). Lui est l'héritier, parce que fils par nature ; nous le sommes, nous, parce que fils par adoption.

Non seulement Jésus se dit le Fils de Dieu, mais il le prouve. Il modifie la loi divine de sa propre autorité : « Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens... moi je vous dis. » Il remet les péchés, ce qui suppose, comme les Juifs le remarquent, un pouvoir divin : « Tes péchés te sont pardonnés, » dit-il au paralytique (Math., xvii). Jésus est Fils de Dieu et il le prouve par ses miracles, en particulier celui de sa propre résurrection.

A diverses reprises, Jésus avait parlé aux disciples du Paraclet, qui serait pour eux un soutien après l'Ascension du Maître. Jésus affirme son union avec le Paraclet : « Quand sera venu le Paraclet, que je vous enverrai d'auprès du Père, l'Esprit de vérité qui procède du Père, il rendra témoignage de moi » (Math., xv, 26). De même que le Sauveur avait donné comme preuve de sa divinité sa connaissance parfaite de Dieu. « *L'Esprit-Saint,* affirme S. Paul, *pénètre tout, même les profondeurs de Dieu* » (I Cor., ii, 10) et l'apôtre demande aux fidèles les mêmes honneurs, le même respect à l'égard du St-Esprit qu'à l'égard de Dieu, parce qu'il l'est en effet : « Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du St-Esprit qui est en vous?... Glorifiez donc Dieu dans votre corps. » (I Cor., vi, 18).

Enfin, dans une circonstance solennelle, avant de quitter ce monde, Jésus récapitule son enseignement au sujet de la divinité et déclare à ses disciples l'existence en Dieu de trois Personnes égales entre elles, et c'est au nom de ces trois Personnes que les fidèles devront recevoir le baptême : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du St-Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé. » (Math., xxviii, 18).

## III

Des liens mystérieux unissent les chrétiens en état de grâce avec la T. S. Trinité. Dieu, sans doute, est présent partout où opère sa puissance. Il ne cesse d'agir dans les êtres qu'il a créés, de les soutenir, autrement ces êtres retomberaient dans le néant. Comme Créateur, Dieu habite l'âme, mais la grâce rend sa présence plus intime, plus spéciale, elle lui fait habiter le juste à un titre nouveau, celui d'ami : « Si quelqu'un m'aime, dit Notre-Seigneur, il gardera ma parole et nous viendrons en lui et nous ferons en lui notre demeure. »

Depuis son immaculée conception, la T. S. Trinité habitait l'âme de Marie, elle en avait fait son temple. Marie était le ciel de la T. S. Trinité. Mais au jour de l'Annonciation, cette intimité, si grande déjà, se resserre plus encore. La T. S. Vierge elle-même l'a rappelé à des âmes de choix, à deux saintes bénédictines du xive siècle, leur apprenant à remercier avec elle la T. S. Trinité des privilèges ineffables dont elle avait été comblée : le Père pour sa toute-puissance, le Fils pour sa divine Sagesse, l'Esprit-Saint pour son amour et sa bonté. Une triple auréole cerne le front de l'auguste Vierge à partir de l'Annonciation : l'auréole de la puissance,

de la sagesse et de la miséricorde, une triple auréole sans laquelle il ne saurait être question d'une parfaite royauté.

Temple vivant, ostensoir de la Sainte Trinité, dont elle fut toute sa vie la confidente et la coopératrice, la Vierge revêt pour nous dans le rayonnement du Verbe fait chair tant de splendeur, nous ouvre de si belles perspectives sur l'unité de Dieu et la trinité des Personnes de Dieu ! A l'école de Marie, le dogme de la T. S. Trinité cesse d'être une formule abstraite, il devient un foyer pour la vie spirituelle.

Les saints l'ont compris. Ainsi pour le petit pauvre d'Assise, le dogme de la T. S. Trinité n'était pas une formule abstraite. Perdu dans l'abîme de la divine sagesse, S. François ne vivait plus en lui-même, mais dans les trois Personnes divines, qui avaient ravi son âme et faisaient d'elle un foyer ardent. Aussi un de ses biographes, S. Bonaventure, a-t-il écrit : « Semblable à un charbon embrasé, il paraissait pénétré tout entier de l'amour divin. » « Bénissons le Père, le Fils et l'Esprit-Saint, » écrivait François lui-même à ses frères de France. Dans sa première règle, il souhaitait à ses disciples : « Avant tout, la crainte divine, la sagesse divine et l'amour divin du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint. » Ailleurs il les exhortait à adorer « le Seigneur Dieu tout-puissant dans la Trinité et l'Unité », à faire de leur cœur « un temple et une demeure au Seigneur tout-puissant, Père, Fils et St-Esprit. »

Comme la T. S. Vierge lui paraissait grande dans le rayonnement de la Trinité ! Il lui adressait alors cette prière : « Sainte Vierge Marie, il n'y a pas de femme semblable à vous, fille et servante du Roi très haut, du Père céleste, Mère de notre très saint Seigneur Jésus-Christ, Epouse de l'Esprit-Saint. » Nous pourrions trouver chez les autres serviteurs de Dieu le même souci de faire du dogme central de notre foi le centre de leur vie. Ecoutons cet enseignement.

IV

La légende de S. Christophe est connue. Ce géant, établi près d'un fleuve, chargeait sur ses puissantes épaules les passagers. Un jour, un enfant demande à être transporté sur l'autre rive. Mais en chemin il devenait de plus en plus lourd... C'était Jésus.

Nous ne portons pas Jésus sur nos épaules, mais, plus heureux que S. Christophe, nous le portons en nous, puisque la grâce fait de nos âmes des ciboires vivants. Combien de chrétiens songent à cette merveilleuse présence de Dieu en eux ! Ils laissent Dieu tout seul dans le tabernacle de leur cœur. Leur union avec lui fait songer à des enfants endormis dans les bras de leur mère. Trop ne se réveillent qu'au bord de l'éternité. Leur religion se borne à des pratiques indispensables : l'assistance à la messe du dimanche, l'abstinence du vendredi... D'autres, plus fervents, y ajoutent des prières, la réception assez fréquente des sacrements, mais regardent toujours Dieu comme lointain. Ces âmes ignorent que le ciel est au dedans d'elles-mêmes.

Nous vivons sur terre dans les réalités matérielles qui nous entourent et nous oublions les réalités invisibles, qu'une foi plus ardente nous eût fait découvrir. Les disciples d'Emmaüs cheminaient à côté de Jésus sans le savoir, nous portons Dieu dans notre âme au cours de notre vie sans y penser. Nos obligations à l'égard de la T. S. Trinité se résument en un double devoir : maintenir l'union, perfectionner l'union. Maintenir l'union, c'est éviter toute faute grave, qui serait à l'égard du Père céleste une désobéissance, à l'égard du Fils une ingratitude, une profanation à l'égard du Saint-Esprit.

Dieu notre Père nous impose diverses obligations, il en a le droit : nous sommes ses fils, nous lui appartenons. Il en a le devoir. Il doit, comme un Père vigilant, nous ôter des mains tout ce qui pourrait nuire à la santé de nos âmes et de nos corps. La seconde Personne de la T. S. Trinité, le Verbe, s'est faite homme pour nous rendre le don de la grâce perdu par Adam. Est-il plus noire ingratitude que de rendre inutiles par le péché grave ses souffrances et sa croix ? Le baptême a fait de notre âme un sanctuaire, un vase sacré. Il ne peut désormais servir qu'à Dieu. Le péché grave y introduit l'ennemi de Dieu, Satan. Par le péché grave, ce sanctuaire nous le profanons.

Il faut aussi perfectionner l'union, prendre chaque jour à l'égard du Père céleste une attitude plus filiale, plus confiante. Perfectionner l'union, c'est manifester une plus grande reconnaissance à Jésus, notre frère aîné, pour son sacrifice sur la croix, c'est converser intimement avec l'Hôte de nos âmes, le Saint-Esprit, écouter ses conseils, être docile à ses inspirations.

* *

« Chaque fois que sur la terre une âme récite pieusement l'*Ave Maria,* disait la T. S. Vierge à une sainte, elle renouvelle dans mon âme les joies du mystère de l'Incarnation. » Aimons à renouveler fréquemment, au cours de notre pèlerinage terrestre, cette joie de Marie. Aimons à la saluer sous son beau titre de N.-D. de la Trinité, afin que, par sa puissante intercession, nous puissions un jour aller nous perdre dans l'Océan de vie, au sein de l'auguste Trinité, réalisant ainsi le vœu du Sauveur, au soir du Jeudi Saint : « Qu'ils soient un en nous. *Sint unum.* » (Joan., XVII). Ainsi soit-il.

---

XII

LA VISITATION DE LA T. S. VIERGE

Mes frères,

En récitant notre chapelet, nous avons médité bien des fois sur la visite que la T. S. Vierge rendit à sa cousine sainte Elisabeth, après l'Annonciation. Le *fiat* de Marie avait fait descendre la seconde Personne de la T. S. Trinité, le Verbe,

dans le sein très pur de Notre-Dame. Toute à son bonheur, la Vierge n'oublie pas que l'ange l'a avertie de la future maternité d'Elisabeth : « Votre cousine est déjà dans son sixième mois. » Elle se prépare aussitôt à rendre visite à sa parente.

Quelle hâte dans ce voyage! Le texte sacré signale cet empressement à se rendre à Aïn Karim : « En ces jours-là, Marie, se levant, s'en alla en hâte au pays des montagnes. » Quelle humilité aussi dans cette démarche de la fiancée de Joseph ! Cette humilité bouleverse la future mère du Baptiste : « D'où me vient, s'écrie-t elle, que vous, la Mère de mon Seigneur, vous veniez à moi ? » Eclairée par le St-Esprit, Elisabeth a entrevu le mystère de l'Incarnation et ressenti en elle même l'effet de la présence invisible du Fils de Dieu par la joie qui a fait tressaillir Jean-Baptiste dans son sein. Comme réponse, Marie se contente d'exalter l'infinie miséricorde de Dieu pour sa petite servante dans le *Magnificat*.

Il y a tant de leçons dans ce mystère que, sous peine de n'en retenir aucune en les effleurant toutes, il faut choisir. Ce choix, l'Eglise l'a fait, puisqu'elle demande à Dieu, quand ses enfants méditent sur la Visitation, de les remplir de charité envers leur prochain.

## I

Il semble tout d'abord que la parenté suffise à expliquer la visite de la T. S. Vierge à sa cousine Elisabeth. Ne nous y trompons pas, Marie est docile aux ordres du Très-Haut. C'est lui qui mystérieusement la guide ; elle obéit simplement, promptement. L'objet de sa charité est ici sa parente, la mère du Précurseur. Mais cette circonstance n'enlève en rien à cette charité son caractère surnaturel. La vertu de charité est soumise dans son objet, comme dans son motif, à une règle. Elle doit s'exercer d'abord à l'égard de ceux qui nous sont unis par les liens du sang, de l'affection, de la reconnaissance. A eux d'abord notre bienfaisance, nos services, notre aide. L'ordre de la grâce ne détruit pas l'ordre de la nature; tous les deux ont été établis par Dieu, source de l'ordre et du bien, *fons bonitatis*.

Mais la charité n'est pas limitée à ce cercle étroit de la parenté, de la race, de la nation, elle doit s'étendre à tous les hommes. S'il nous faut aimer Dieu par-dessus tout, notre prochain, c'est-à-dire tous les hommes, nous devons l'aimer comme nous-mêmes. Impossible de remplir la première de nos obligations, impossible d'aimer Dieu véritablement sans aimer notre prochain, car ce ne sont pas deux vertus distinctes, mais une même vertu, ce sont deux rayons qui émanent d'un même foyer, deux ruisseaux qui coulent d'une même source : « Si quelqu'un possède les biens de ce monde et que, voyant son frère dans la nécessité, il lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeure-t-il en lui ? » (I Jo., III, 17).

Cette charité doit être efficace, se traduire par des œuvres. n'être pas seulement dans les paroles, mais dans le cœur et les actes : « N'aimons pas de parole et de bouche, mais en action et en vérité, » a écrit S Jean (I Jo., III, 18). Quelles actions doivent traduire notre charité à l'égard du prochain ? « En ces jours là, Marie, se levant, s'en alla en hâte au pays des montagnes. » C'est bien le pays des montagnes qu'il faut traverser pour que notre charité soit vraie, c'est-à dire qu'il ne faut pas avoir peur des fatigues, des obstacles, de la souffrance même. Par quelque côté, être charitable, c'est toujours un sacrifice, un renoncement à l'égoïsme, à notre moi, à notre tranquillité. Il nous faut en effet pratiquer non une charité quelconque, mais la charité chrétienne, celle que prêche Notre-Seigneur, que pratique Marie elle-même.

De nos jours, des œuvres se sont multipliées pour faire face à des besoins impérieux. Quelle magnifique efflorescence de dévouement, d'aumônes, d'assistance de toutes sortes ! Toutes ces œuvres ne procèdent pas de la charité chrétienne, elles ne sont parfois qu'une manifestation de philanthropie, de compassion naturelle, de pitié humaine. Aux âmes de bonne foi, cet exercice humain de la charité peut attirer un don plus grand : les mener jusqu'à Dieu.

Parmi les catholiques qui se dévouent avec zèle, se dépensent sans compter, certains obéissent également à un besoin d'action naturel, ou agissent pour attirer les regards. S'ils sont charitables, il faut qu'on le sache, que leur nom paraisse dans une liste de souscription, dans les colonnes d'un journal. Ceux-là ont reçu leur récompense : *receperunt mercedem suam*.

La charité doit être éclairée, non pas qu'elle doive distinguer entres pauvres et pauvres, mais l'individualisme, la plaie du XIXe siècle, plaie incomplètement guérie, a exercé son influence néfaste sur les œuvres chrétiennes elles-mêmes. Avant de créer, on n'a pas toujours cherché à se renseigner, à découvrir si une organisation de but semblable fonctionnait déjà. Avec la meilleure intention, la charité s'est éparpillée en œuvres sans cohésion, alors que l'union eût fait la force et eût permis à ces œuvres de faire beaucoup plus de bien. L'Action catholique, là où elle s'organise complètement, remédie à ce mal ; en introduisant de l'ordre, elle multiplie le bien. Il y aura peut-être moins de réunions, mais plus d'union ; moins de présidents et présidentes, mais plus de membres ; moins de généraux sans troupes dans la grande armée de la charité.

Pour être surnaturelle, la charité doit être exercée avec le Christ et par amour pour lui. Marie nous l'enseigne dans le mystère de la Visitation. Jésus vivait en elle depuis l'Annonciation et cette divine présence en faisait un temple, le ciboire du Fils de Dieu. On a dit, et l'expression est heureuse, que la Visitation était la première procession du St Sacrement. Pour qu'un chrétien agisse surnaturellement, et donc pratique une charité surnaturelle, son âme doit être unie à celle du

Christ Jésus par la grâce sanctifiante. Dieu doit être en nous pour rendre divine notre charité. Active, généreuse et surnaturelle dans son motif, la charité doit être respectueuse aussi, persévérante et surnaturelle dans son objet.

II

Entrant dans la maison de Zacharie, la Vierge salue sa cousine. N'est-ce pas pour nous apprendre que dans toutes les circonstances où elle s'exerce, la charité doit être respectueuse, délicate ? Les saints ont recommandé cette délicatesse dans la pratique de la charité. « La charité est patiente, dit S. Paul, elle est bonne ; la charité n'est pas envieuse, la charité n'est pas inconsidérée, elle ne s'enfle point d'orgueil, elle ne fait rien d'inconvenant, elle ne cherche point son intérêt. » (I Cor., XIII, 4-5).

Cette délicatesse de la charité est indispensable, Notre-Seigneur lui-même en donne l'exemple dans l'Evangile. Lors de la multiplication des pains, il fait d'abord asseoir la foule. En servant les pauvres, les saints se mettent à genoux, comme le Sauveur le soir du Jeudi Saint devant ses disciples pour leur laver les pieds. Pour les saints, servir les pauvres, c'est servir Jésus dans la personne des malheureux. C'est à lui qu'ils donnent à manger en rassasiant ceux qui ont faim, lui qu'ils rafraîchissent en donnant à boire à ceux qui ont soif, lui qu'ils recueillent en recevant les sans-logis, lui qu'ils habillent en distribuant des vêtements, lui qu'ils visitent dans la personne des malades ou des prisonniers.

Selon le commentaire célèbre de S. Thomas, le pauvre est le sacrement de Dieu, comme la personne du pauvre, de l'indigent grandit et s'ennoblit, quand le pauvre, l'indigent sont regardés dans cette lumière ! Le miracle est venu souvent encourager les saints et découvrir à leur entourage le véritable motif de leur charité. Aux portes d'Amiens, S. Martin a coupé en deux son manteau pour vêtir un pauvre qui grelotte de froid. Jésus apparaît à Martin, revêtu du manteau donné au malheureux. Sainte Elisabeth de Hongrie a soigné un lépreux et l'a placé dans son lit. Comme on lui fait grief de sa charité, son époux voit le lépreux changé en crucifix. François d'Assise chevauche à travers la plaine. Un lépreux apparaît sur la route. D'ordinaire, le jeune élégant se bouche le nez pour ne pas sentir l'odeur des membres en putréfaction. Aujourd'hui, la grâce touche son cœur, il descend de cheval, dépose son aumône dans la main bandée et courtoisement la baise avec respect. Quand il se retourne, content de sa bonne action, le pauvre a disparu mystérieusement et tout donne à penser que le Christ lui-même s'était manifesté à son serviteur sous la forme du lépreux.

Peut être avons-nous perdu quelque chose de ce respect du pauvre, en même temps que l'esprit de foi diminuait chez nous. Nos malades sont soignés plus scientifiquement dans nos hôpitaux, mais pas toujours avec la même délicatesse qu'autrefois. Or le malade ou le pauvre est sensible à la délicatesse et au respect. S'il y a tant de haine, si les malheureux réclament non la charité, mais plus de justice, il ne faut pas toujours mettre les torts de leur côté. Il est plus doux de donner que de recevoir. Il est dur de toujours tendre la main ; aussi les pauvres eux-mêmes s'offrent-ils parfois la joie de secourir plus misérables qu'eux. La charité discrète est acceptée ; orgueilleuse, elle blesse plus qu'elle ne fait du bien.

Pour ressembler davantage à la charité de Marie dans la Visitation, la nôtre doit être persévérante. La Vierge demeura avec Elisabeth environ trois mois et retourna chez elle. Ce qui donne du prix à une œuvre de dévouement, ce qui en assure le succès, c'est la persévérance. Le démon met des années, dix, vingt, quarante ans pour conduire une âme à sa perte, et nous, pour conduire une âme à Dieu, la ramener à lui par l'exercice de la charité, nous n'aurions pas cette patience ? Soyons persévérants et nos efforts ne seront pas inutiles.

Pour atteindre les âmes il faut d'abord secourir les corps, donner du pain à l'affamé avant de lui faire un sermon, se faire infirmier en pays infidèles avant d'administrer les sacrements. Mais le but final de notre charité doit toujours être d'atteindre l'âme. Quand Dieu créa l'homme, a dit quelqu'un, il mit d'abord dans son cœur la pitié. Personne, à moins de n'avoir pas de cœur, refuserait du pain à un malheureux épuisé et sans force. Quand arrive une catastrophe, comme l'incendie du Bazar de la Charité, le naufrage du Titanic ou du St-Philbert, un déraillement, toutes les âmes sont émues et donnent généreusement pour soulager les détresses matérielles. La détresse des âmes nous émeut moins. S. Bernard disait déjà tristement : « *Cadit asinus et est qui sublevet, cadit anima, nemo est qui sublevet*. Une bête de somme tombe sur le chemin, des bras s'offrent pour la relever. Une âme sombre dans le péché, personne ne vient à son secours. » Pourtant la charité faite aux âmes l'emporte sur le dévouement accordé aux corps.

Nous devons aimer notre prochain comme Jésus l'aime. Or quel est le désir de Notre-Seigneur, il le dit : « *Veni ut vitam habeant*. » Bon Pasteur, il est venu pour donner la vie à ses brebis, non pas celle du corps, mais la vie surnaturelle de l'âme. C'est pour assurer ce salut des âmes que Jésus prêche, se fatigue, qu'il a vécu et qu'il est mort sur la croix. Au bord du puits de Jacob, il attend la Samaritaine. Il a soif de cette âme, de son retour à Dieu. Quand les foules le pressent et qu'il lève sur elles ses regards divins, il voit les détresses morales, ce qui lui arrache cette plainte : « *Misereor*. J'ai pitié. »

Parce qu'il a pitié des âmes, parce qu'il connaît leur faiblesse et pour qu'elles ne défaillent pas sur le chemin, il se fait nourriture, il se cache sous les espèces du pain. Fortifiées par cette nour-

riture céleste, les âmes auront plus de courage pour monter le rude sentier du devoir.

Au jardin de l'agonie, il pense aux âmes. Le nombre de celles qui ne voudront pas de ses souffrances et de sa mort lui brise le cœur. Sur la croix, il oublie ses tortures pour penser à elles. Ce n'est pas un peu d'eau que ses lèvres desséchées réclament, son cœur divin veut des âmes, c'est d'elles qu'il a soif.

A l'exemple du Maître, le missionnaire quitte ceux qu'il aime, son pays, ses proches; il s'en va, non pour faire fortune et revenir, il s'en va vers des sauvages, vers des païens qui le mépriseront, mais qu'il désire gagner au Christ. La religieuse qui s'enferme pour la vie dans des salles de malades, espère gagner elle aussi des âmes à Dieu. Parce qu'ils redoutent cette apologétique de la charité, les francs-maçons les chassent, ne les veulent pas au chevet des mourants.

Sauver les âmes, tel doit être aussi notre but. Autour de nous, dans notre famille, notre bureau, dans l'usine où nous travaillons, il y a des âmes mortes qu'il faut ressusciter, des âmes malades qui réclament des soins délicats, des égarés qui cherchent leur chemin. Côtoyer ces détresses sans les secourir est indigne d'un disciple de Jésus. Tous nous serons par notre dévouement, nos prières, de bons Samaritains, afin d'entendre au Jugement la douce invitation adressée à ceux qui auront exercé la charité : « Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé de toute éternité. » Ainsi soit-il.

---

## POUR LES PREMIERS VENDREDIS

### VII

**Mai** [1]

### JÉSUS, MODÈLE DE DÉVOTION A MARIE

Mes chers enfants,

En ce premier vendredi du mois de Marie, on ne peut pas séparer la Mère et le Fils; il convient de les unir dans le même sujet. Il me semble donc que je ferai œuvre agréable au Sacré-Cœur en vous parlant de l'amour qu'il a eu pour sa divine Mère, — en vous montrant ensuite qu'il veut que nous aussi nous partagions ses sentiments d'affection envers elle.

### I

Jésus a aimé sa mère incomparablement plus qu'il n'aime toute autre créature, incomparablement plus même que toutes les créatures ensemble. Après son Père céleste, il n'est rien qu'il ait aimé autant qu'elle.

Il l'a aimée en proportion de sa beauté morale. Or, lui qui a pu former sa mère selon ses désirs, comme il l'a créée belle! D'abord, par un privilège à elle seule accordé, il l'a préservée de la tache qui souille l'origine de toute existence humaine. Mais cela ne suffisait pas à son cœur. Comme elle était le temple destiné à recevoir le Saint des Saints, il s'est plu à la revêtir de l'or le plus pur, c'est-à-dire qu'il a orné son âme d'une grâce première presque infiniment plus belle que celle qui a été jamais accordée à la créature la plus privilégiée.

Mais son cœur a fait encore davantage. Il lui a donné, toujours en vue de sa future et sublime dignité, de s'élever à de nouveaux degrés de vertu et de mérite, à chacun de ses instants, par chacune de ses actions et même par chacune des aspirations de son âme. Aussi quelle perfection incommensurable n'a-t-elle pas atteinte ! Et dès lors, de quel amour également incommensurable Jésus n'a-t-il pas dû l'aimer ! Car vous êtes toute belle, ô Marie. *Tota pulchra es, Maria !*

Mais, vous le comprenez, il l'a aimée surtout parce qu'elle était sa mère. Lui Dieu, il a voulu tenir d'elle ce que les mères ordinaires donnent à leurs enfants. C'est de sa chair virginale que s'est formé son corps. C'est de son sang que lui vient le sang qui coule dans ses veines. C'est à la flamme de sa vie que s'est allumée la flamme de sa propre vie. Si l'amour filial produit dans le cœur humain un sentiment impérissable, à la fois le plus fort et le plus tendre, que ne produira-t-il pas dans le Cœur de Jésus qui, lui, renferme des trésors de tendresse insondables? Que ne produira-t-il pas dans le Cœur de Jésus à l'égard de sa mère, qui est plus mère pour lui que les autres ne le sont pour leurs enfants, puisque c'est d'elle seule, d'elle seule absolument, sans aucun partage avec aucune autre créature, qu'il a reçu son humanité? Que ne produira-t-il pas enfin dans le Cœur de Jésus à l'égard de sa mère, qui tout en devenant mère est restée vierge et qui par conséquent possède, elle seule entre toutes les femmes, le privilège d'avoir uni à la tendresse de la mère la délicatesse de la vierge?

Est-il étonnant, après cela, qu'il l'ait aimée plus que tout au monde et que son amour ait surpassé tout amour filial, autant que lui-même a été au dessus de tout autre fils, autant que sa mère a dépassé en excellence toute autre mère? Car vous êtes entre toutes, ô Marie, la mère aimable, la mère admirable : *Mater amabilis, Mater admirabilis !*

Mais voici un autre motif qui augmente encore, si possible, l'amour de Jésus pour elle. Ce divin Sauveur doit être immolé pour le salut des hommes. C'est ce que le vieillard Siméon a fait entrevoir à Marie quand il lui a parlé du glaive de douleur qui transpercerait son âme. Quelle sera l'attitude de la Mère à la pensée de l'immolation future de son Fils? Ne trouvera-t-elle pas ce sacrifice trop lourd pour son Cœur? Ne demandera-t-elle pas à Dieu d'éloigner d'elle ce calice? Non, ce sacrifice, puisque Dieu le demande, puisque

[1] Le manuscrit de cette instruction s'étant trouvé égaré, nous n'avions pu la donner à temps; nous la donnons aujourd'hui pour qu'il n'y ait pas de trou dans la série.